



Lettre à Miguel Ángel Jusayú, le « Maître »

Michele Drieux
Alliance Française de Maracaibo
biscoven2001@yahoo.fr

Je vous disais “Maestro”, car vous étiez un maître, pour moi, pour votre entourage, pour tous ceux qui vous côtoyaient, le mot s’imposait...

Notre première rencontre, et celles qui suivirent, eurent lieu dans un petit bureau aménagé pour l’occasion dans un coin du service d’anthropologie du Secrétariat pour l’Education. Dans le cadre de ma maîtrise de F.L.E., on m’exigeait l’apprentissage d’une langue “inconnue”, inconnue à tous les points de vue : ni le français, ma langue maternelle, volontairement escamotée pendant des années au profit de l’espagnol que j’apprivoisais goulûment depuis que j’avais découvert les sonorités de l’argentin, puis celles du maracuco, ni la langue officielle du pays d’où je viens, l’arabe, classique ou dialectal marocain, dont je ne connais honteusement qu’une soixantaine de mots, ni l’anglais, ma première langue étrangère, à écarter, ainsi que l’allemand pour les mêmes raisons...disons scolaires, ni même le polonais, la langue de ma mère, à qui je soutirais quelques bribes quand elle était disponible, bien, mais alors laquelle? Habitant le Venezuela depuis plusieurs années, plus exactement Maracaibo, à la frontière colombienne au Nord-Ouest du pays, j’étais pleine de curiosité pour le peuple wayuu, les indiens guajiros, les premiers habitants de la région, et, le goût des langues aidant, je décidai d’appréhender leur langue, le wayuunaiki. Entreprise compliquée, on me regardait comme une étrangère fantasque qui cherchait midi à quatorze heures, quelle idée d’apprendre le wayuunaiki !! Vu la nécessité de se retrouver en position d’apprenant, pour mieux comprendre les parcours difficiles, il me fallait trouver un professeur pour m’initier pendant deux mois, durée fixée pour l’apprentissage. Finalement, on me recommanda Miguel Angel Jusayú.

Le nom me disait vaguement quelque chose...quelle ne fut pas ma surprise de découvrir qu’il était l’auteur d’un de mes contes favoris, l’histoire, admirablement illustrée, d’un enfant wayuu, un petit berger aux prises pour la première fois de sa vie avec l’intrusion d’un camion dans son havre de paix: “Ce n’était ni une vache, ni un cheval” s’intitule ce conte merveilleux qui décrit avec justesse la terreur de ce petit garçon face au monstre mécanique puis la fascination qu’il ressent peu à peu, l’attirance qui le fait glisser vers le mirage de la ville. Votre expérience en quelque sorte, Maestro, vous qui rêviez d’être camionneur quand vous avez laissé derrière vous votre Guajira natale,

vos troupeaux, et vous avez débarqué dans ce grand port de Maracaibo à l'âge de 12 ans.

Surprenant que vous soyez l'auteur de ce conte autobiographique, mais aussi celui du "Dictionnaire systématique de la Langue Guajira" et de la "Morphologie de la Langue Guajira". A vrai dire ce serait méconnaître vos multiples facettes, celle d'un autodidacte qui peut se targuer d'avoir reçu le titre de Docteur Honoris Causa de l'Université du Zulia, et celle de « l'Enfant Shuá » du film de Patricia Ortega relatant votre histoire, vous étiez ce mélange de simplicité désarmante, de bon-vivant et de féru de grammaire!! Un conteur infatigable qui avait pour but de faire connaître sa langue en la transposant à l'écrit, en la déchiffrant pour que les autres y aient accès.

Cette passion de la grammaire vous avez essayé, en vain je dois l'avouer, de me la faire partager, avec tous les élans qui vous prenaient au moment de décortiquer les difficultés de la langue, la passion non feinte qui vous envahissait quand il s'agissait d'aborder la complexité de la double forme négative, les subtilités des multiples futurs, ou les innombrables suffixes que vous étiez en train de dénombrer pour publier une étude. Le wayuunaiki est une langue agglutinante, et malgré les recours incessants à toutes les langues connues, mes efforts n'ont pas été couronnés par une production digne de ce nom.

Mais je prenais un plaisir infini à vous retrouver car, malgré les nombreux écueils qui faisaient de l'apprentissage de cette langue un véritable parcours du combattant, malgré la frustration que j'en ressentais, il y avait par-dessus tout ces moments magiques où vous me parliez de la Guajira, de votre enfance, de la maladie qui vous avait rendu non-voyant très jeune et de cette « vision », le mot est dit sans ironie mais avec une immense admiration, cette vision très personnelle que vous portiez sur les choses et les gens depuis, sur les wayuu, et sur les alijuna (les non-wayuu), sur le monde rural et la découverte de la ville trépidante. C'était le moment du voyage, celui des souvenirs bien sûr, celui de l'enfant Shuá, celui des comparaisons pleines de sagesse et de drôlerie, car vous ne manquiez jamais d'humour !

Ces voyages racontés avec votre timbre de voix si particulier, nasal et rêche à la fois, syncopé comme la langue wayuunaiki elle-même, étaient l'occasion de la transmission d'une culture dont vous étiez particulièrement fier et dont vous rendiez des tableaux extrêmement vivants, narrant des scènes de tous les jours empreintes du respect des anciens, du rôle prépondérant de la femme, de la loi du talion encore en vigueur de nos jours. Je me rappelle ce jour où, une fois encore vous appuyant sur un point de grammaire, au moment de l'explication du masculin/féminin, vous avez souligné cette option qu'offrait le wayuunaiki de changer le genre d'un mot suivant la connotation que l'on veut lui donner : vous aviez choisi l'exemple de la pierre « eka », vocable normalement féminin, que l'on pouvait revêtir d'une émotion particulière en la passant au masculin, dans le cas de la pierre qu'utilisait la grand-mère pour piler le grain...et vous voilà parti dans la description de votre grand-mère pilant le maïs et des femmes du clan, de leur quotidien !

C'étaient ces digressions que j'affectionnais, ces escapades de la langue vers le monde de la Guajira, l'amour du désert que nous partagions, l'importance encore très vive des traditions chez votre peuple, cet immense savoir que vous cherchiez sans fin à communiquer aux autres pour leur ouvrir les portes de votre univers, et en même temps votre joie de vivre permanente, ce côté bon enfant, espiègle, très enclin aux blagues, se riant des autres et de vous-même, ne se plaignant jamais des limitations, au contraire, les surmontant avec ténacité et enthousiasme. Il fallait vous voir taper vos écrits sur une vieille machine avec la fougue d'un jeune homme. Vous étiez une leçon de vie !

Un jour vous m'avez invitée chez vous, et quand j'ai demandé à votre nièce ce qui vous ferait plaisir, elle m'a dit « un ananas, il raffole des ananas ! ». C'est l'odeur de cet ananas, vous le voir manger avec délectation, comme s'il s'agissait d'une première fois, cette capacité à l'émerveillement dans les choses les plus simples que je retiens de vous Maestro, et non pas, je le crains, le brouillon de l'étude sur les 350 suffixes de la langue dont vous m'avez généreusement fait cadeau à la fin du cours ! Vous voyez je ne vous rends pas hommage de manière formelle et pompeuse, à l'inauguration d'un événement culturel en votre honneur, ou au baptême d'un de vos multiples ouvrages, bien que vous méritiez tous ces gestes et ces écrits, c'est le maître de vie, c'est le conteur qui m'inspire encore aujourd'hui, tandis que souffle le vent sur le désert de la péninsule et que dans l'air flotte une odeur prenante d'ananas bien mûr.

Carta a Miguel Ángel Jusayú, el « Maestro »

Michele Drieux
Alianza Francesa de Maracaibo
biscoven2001@yahoo.fr

Lo llamaba Maestro, porque usted era un maestro, para mí, para todos los que le rodeaban, para todos aquellos que lo frecuentaban, era la palabra que se requería...

Nuestro primer encuentro, y los que siguieron, tuvieron lugar en una oficinita creada para la ocasión en un rincón del Servicio de Antropología de la Secretaría de Educación. En el marco de mi maestría en Francés como Lengua Extranjera, me exigían el aprendizaje de una lengua “desconocida”, desconocida desde todo punto de vista: ni el francés, mi lengua materna, escondida durante años de manera voluntaria en beneficio del español el cual domaba vorazmente desde que descubrí los sonidos particulares del argentino, después los del maracucho, ni la lengua oficial del país de donde provengo, el árabe, clásico o dialectal marroquí, del cual confieso con vergüenza no conocer sino unas sesenta palabras, ni el inglés, mi primera lengua extranjera, a descartar, así como el alemán por las mismas razones... digamos que escolares, ni incluso el polaco, el idioma de mi madre, a quien sonsacaría algunas nociones cuando estaba disponible, bien, pero entonces ¿cuál?

Como habitante de Venezuela desde hacía muchos años, más exactamente de Maracaibo (al noroeste del país, cerca de la frontera con Colombia) sentía mucha curiosidad por el pueblo wayuu, los indios guajiros, primeros habitantes de la región, y ayudada por la afición a los idiomas, decidí aprender su lengua, el wayuunaiki. Tarea complicada ésta; me miraban como una extranjera lunática amiga de complicarse la vida, ¡qué clase de idea la de aprender wayuunaiki! Dada la necesidad de encontrarse en posición de estudiante, a objeto de comprender mejor los caminos difíciles, debía encontrar un profesor para que me iniciara en el estudio de esta lengua durante dos meses, plazo establecido para el aprendizaje.

Por último, me recomendaron a Miguel Ángel Jusayú. El nombre me sonaba vagamente...cuál no sería mi sorpresa al descubrir que era el autor de unos de mis cuentos favoritos. La historia, bellamente ilustrada, era el relato de un niño wayuu, un pastorcito que se enfrenta por primera vez en su vida a la intrusión de un camión en su remanso de paz. “No era ni una vaca, ni un caballo” se intitula este cuento maravilloso que describe con acierto el terror

de este niño ante el monstruo mecánico, y luego, la fascinación que poco a poco va sintiendo, la atracción que lo va arrastrando hacia el espejismo de la ciudad. De alguna manera, es su experiencia, Maestro, usted que soñaba con ser camionero al dejar atrás a su Guajira natal, a sus rebaños, y al desembarcar en ese gran puerto de Maracaibo a la edad de 12 años.

Resulta sorprendente que sea usted el autor de ese cuento autobiográfico, pero también el del “Diccionario sistemático de la Lengua Guajira”, y de la “Morfología de la Lengua Guajira”. A decir verdad, sería desconocer sus múltiples facetas, la del autodidacta que puede presumir de haber recibido el título de Doctor Honoris Causa de la Universidad del Zulia, y la de “el Niño Shuá” de la película de Patricia Ortega que relata su historia, era usted esa mezcla de sencillez enternecedora, de bon-vivant y de apasionado ¡de la gramática! Un narrador de cuentos incansable que tenía como propósito hacer conocer su lengua, llevándola a la forma escrita, descifrándola para que otros tuvieran acceso a ella.

Usted trató, debo confesar que en vano, de que compartiera su pasión por la gramática, con todo el ímpetu que demostraba al momento de analizar las dificultades de la lengua, la pasión no fingida que le invadía cuando se trataba de abordar la complejidad de la doble forma negativa, las sutilidades de los futuros múltiples, o los innumerables sufijos cuyo repertorio estaba estableciendo para publicar un estudio. El wayuunaiki es una lengua aglutinante, y a pesar de recurrir sin cesar a todas las lenguas conocidas, mis esfuerzos nunca se vieron recompensados por una producción digna de este nombre.

Sin embargo, estos encuentros me producían un infinito placer ya que, pese a las numerosas trampas que hacían del aprendizaje de esta lengua una verdadera batalla campal, y pese a la frustración que me embargaba, por encima de todo vivía momentos mágicos cuando usted me hablaba de la Guajira, de su infancia, de la enfermedad que lo dejó invidente muy joven, y de esa “visión”, palabra que pronuncio sin ironía sino con profunda admiración, esa visión tan personal que desde entonces tenía de las personas y de las cosas, de los wayuu, y de los alijuna (los no wayuu), del mundo rural y del descubrimiento de la ciudad bulliciosa. Era el momento de viajar, el de los recuerdos por supuesto, el del niño Shuá, el de las comparaciones llenas de sabiduría y de humor, ¡porque nunca le faltaba el buen humor!

Esos viajes, narrados con su tan particular timbre de voz, nasal y áspero a la vez, sincopado como la misma lengua wayuunaiki, eran la ocasión para la transmisión de una cultura de la cual se sentía particularmente orgulloso y de la cual daba cuenta a través de imágenes extremadamente vivas, narrando escenas cotidianas marcadas por el respeto a los ancianos, el papel preponderante de la mujer, la ley del talión todavía vigente hoy en día. Recuerdo ese día cuando, apoyándose una vez más en un aspecto gramatical, al momento de la explicación del masculino/femenino, recalcó esa opción que ofrece el wayuunaiki de cambiar el género de una palabra según la connotación que se le quiera dar: escogió usted el ejemplo de la piedra “eka”, vocablo normalmente femenino, que podía revestirse de una emoción particular pasándola al masculino, en

el caso de la piedra que utilizaba la abuela para moler el grano...y ¡helo aquí partiendo a la descripción de su abuela moliendo el maíz, de las mujeres del clan, de su vida cotidiana!

Eran esos paréntesis los que apreciaba, esas escapadas de la lengua hacia el mundo de la Guajira, el amor por el desierto que ambos compartíamos, la importancia de las tradiciones todavía muy vivas en su pueblo, ese inmenso conocimiento que usted trataba de comunicar sin cesar a los demás para abrirles las puertas de su universo, y al mismo tiempo, su permanente alegría de vivir; ese lado de buen muchacho, juguetón, muy inclinado a las bromas, riéndose de los demás y de sí mismo, sin quejarse nunca de las limitaciones, al contrario, superándolas con tenacidad y entusiasmo. Había que verle crear sus textos en una vieja máquina de escribir con el ardor de un joven. ¡Usted era una lección de vida!

Un día me invitó usted a su casa, y cuando le pregunté a su sobrina qué cosa le agradaría que le trajese, ella me respondió: “una piña, le encantan las piñas”. ¡Es el olor de esa piña, el verlo comerla con tanto gusto, como si fuera la primera vez, esa capacidad de asombro ante las cosas más sencillas, lo que recuerdo de usted Maestro, y no, me temo, el borrador del estudio sobre los 350 sufijos de la lengua que tan gentilmente me regalara al final del curso! Ya ve que no le rindo homenaje de manera solemne y pomposa, en la inauguración de un evento cultural en su honor, o en el bautizo de alguna de sus numerosas obras, aún cuando usted merezca todos esos gestos y escritos; es el maestro de vida, es el narrador de cuentos el que me sigue inspirando hoy en día, mientras que el viento sopla sobre el desierto de la península y flota en el aire un cautivante olor a piña madura.